

DOMAINE
DE
VIZILLE



MUSÉE DE LA
RÉVOLUTION
FRANÇAISE

Exposition temporaire
du 27 juin au 27 octobre 2014

Face à Face

Laneuville et Martin de Grenoble



journal d'exposition

isère
CONSEIL GÉNÉRAL
www.isere.fr

La mise en regard d'une sélection d'œuvres de Jean-Louis Laneuville (1756-1826), peintre, et de François-Joseph Martin dit Martin de Grenoble (1761-1804), sculpteur, est une occasion unique de découvrir la personnalité de deux artistes très peu connus, spécialisés dans l'art du portrait, qui ont travaillé pour l'essentiel pendant la période révolutionnaire. Ce sont là au demeurant les deux seuls points communs qui permettent de les rapprocher puisqu'aucun témoignage n'atteste une quelconque relation entre eux à un moment ou un autre de leur carrière.

Le choix de ces deux portraitistes parmi tous ceux, et ils sont nombreux, qui travaillaient dans les années 1790, résulte de recherches récentes. D'une part, un travail de longue haleine mené sur Laneuville par une historienne d'art, Valérie Lavergne-Durey, permet pour la première fois de rassembler douze tableaux conservés en France dans des collections publiques et privées, avec un éclairage aussi complet que possible sur la vie et l'œuvre de l'artiste. D'autre part, le Musée de la Révolution française s'intéresse à Martin de Grenoble depuis l'achat en 1998 d'un buste de sa main. Une acquisition qui a fait date, puisqu'aucune autre œuvre de Martin n'était conservée en Isère. Malgré quelques travaux pionniers dans les années 1970, la personnalité et la production de l'artiste, d'origine grenobloise comme l'indique son surnom, restent encore très mal connues. Un travail comparable à celui réalisé sur Laneuville, rendu difficile cependant par la rareté des archives et le peu de sculptures datées, serait nécessaire. L'exposition publique, jamais encore tentée, de onze bustes exécutés par Martin de Grenoble entre 1789 et 1804, dont la plupart ont été restaurés pour cette manifestation, contribuera, nous l'espérons, à une meilleure connaissance de ce sculpteur.

L'intérêt de l'exposition réside aussi dans le thème lui-même : le portrait. En effet, celui-ci a évolué considérablement pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, parallèlement aux transformations culturelles et sociales. Réservé au pouvoir et à une élite, l'art du portrait, au fur et à mesure de l'affirmation de l'individu, notamment sous l'influence de la philosophie des Lumières, s'est ouvert à une clientèle de plus en plus large et diversifiée. Ce mouvement de démocratisation s'est accéléré pendant la Révolution française. Le nouveau personnel politique, les célébrités du temps, la grande et la petite bourgeoisie, les ci-devant aristocrates qui n'avaient pas pris le chemin de l'émigration, les militaires de tous grades, les érudits et les simples particuliers se sont disputé les talents plus ou moins affirmés de peintres, sculpteurs, miniaturistes ou graveurs, trop heureux de trouver du travail dans cette période de bouleversements. Bien plus que les représentations historiques ou allégoriques, les portraits, parce qu'ils reflètent le caractère et les ambitions de femmes et d'hommes qui ont vécu pendant la Révolution française, sont les œuvres d'art qui restituent le mieux l'esprit du temps.

Jean-Louis Titon La Neuville

(Paris, 1756 – Paris, 1826)

dit Laneuville

Le nom de Laneuville n'émerge plus guère aujourd'hui de ceux que l'on cite, sans s'attarder, parmi les nombreux élèves de David. Il est surtout connu pour quelques portraits d'hommes politiques de la Révolution française peints dans la manière claire de son maître, qui ont été parfois attribués à ce dernier.

Cette exposition, la toute première à lui être consacrée, permet d'évoquer une personnalité ambitieuse, tenace, à certains moments engagée mais finalement pragmatique, illustrant bien son époque. Fils naturel de J.B.M. Pierre Titon, parlementaire en vue et rapporteur dans « l'affaire du collier de la reine », il affiche au début un engagement républicain qui lui permet d'approcher de nombreux politiques dont il devient le portraitiste. Bien qu'il acquière une certaine notoriété, il choisit finalement une carrière de marchand et d'expert en tableaux qui assurera sa fortune.

Les sources documentaires apprennent que Laneuville a exécuté environ quatre-vingt tableaux, presque exclusivement des portraits, mais leur nombre doit être en fait bien supérieur. Il se forme d'abord chez un maître peintre de l'Académie de Saint-Luc et expose régulièrement à partir de 1783, d'abord aux Salons de la Jeunesse et de la Correspondance, puis au Salon du Louvre à partir de 1791. Il s'engage comme « soldat citoyen » dans la Garde nationale en 1789, puis devient membre du Club des Jacobins vers 1790. Le Salon de 1793 est pour lui majeur car il y expose pas moins de douze portraits, dont ceux de plusieurs personnalités en vue, qu'il s'agisse de Jacobins, de Montagnards ou de représentants du Marais : *Michaud, Debry, Delacroix, Delaunay, Dubois-Crancé, Hérault de Séchelles, Quinette, Robert*. Bien qu'il soit apparemment proche des cercles dantonistes, il n'est pas inquiété durant la Terreur. À partir de 1795, il poursuit son activité avec des portraits ambitieux de personnages influents, comme le député *Louis Legendre dans sa présidence lors du procès de Carrier*, le ministre de l'Intérieur *Jules-François Paré* ou encore *La Citoyenne Tallien dans un cachot à la Force*... Mais sous le Consulat, il se tourne progressivement vers une activité de marchand puis d'expert, tout en continuant à peindre quelques célébrités : l'ancien ministre de l'Intérieur *Chaptal*, l'architecte *Fontaine*, le comédien *La Bussière*, le harpiste et compositeur *Naderman*... Il atteint même le sommet de sa carrière de peintre quand il est retenu en 1805 par Vivant Denon, le directeur du musée Napoléon, pour exécuter l'un des portraits de la salle des maréchaux au palais des Tuileries, celui de *Serurier*.

Avec sa manière franche et simple, ses coloris vifs et lumineux, l'acuité de son dessin et son sens de l'observation, Laneuville compte parmi les meilleurs portraitistes de la Révolution française. S'il s'est spécialisé dans les portraits d'hommes politiques, il réussit autant des modèles plus intimes, de familles, de femmes ou d'enfants... Seuls les premiers cependant nous sont parvenus en nombre significatif et caractérisent donc de nos jours son art.

Chronologie	
26 décembre 1756	Naissance à Paris, fils naturel de Jean-Baptiste-Maximilien-Pierre Titon (1725-1794), conseiller au Parlement de Paris, futur rapporteur dans « l'affaire du collier de la reine »
1775	Étudie la peinture chez Nicolas-Antoine Allais, « maître peintre » de l'Académie de Saint-Luc
1783	Expose au Salon de la Jeunesse son seul tableau « d'histoire » répertorié, tiré de l'Ancien Testament, une <i>Suzanne</i> ou une <i>Bethsabée</i>
1785	Expose au Salon de la Correspondance ses premiers portraits
1789	<ul style="list-style-type: none"> • S'engage dans la Garde nationale • Présente un <i>Projet d'étendard de la Liberté</i> dédié au marquis de La Fayette • Expose au Salon de la Jeunesse
1790	Devient membre du Club des Jacobins et vraisemblablement de la Société des Amis des Arts
1791	Expose au Louvre lors du premier Salon libre ; il est sans doute déjà élève de David
1792	<ul style="list-style-type: none"> • Fait partie des commissaires juges non académiciens pour décerner le prix d'encouragement aux artistes ; il concourt également mais n'obtient aucun prix • Dessine une « médaille de représentant du peuple » illustrant la carte de membre pour la Convention nationale
1793	<ul style="list-style-type: none"> • Expose au Salon du Louvre, douze portraits, principalement d'hommes politiques, dont <i>Hérault de Séchelles</i>, <i>Michaud</i>, <i>Robert</i>, <i>Delaunay</i> • Évolue dans la mouvance politique de Danton ; portrait de sa mère, <i>Jeanne-Madeleine Camut-Danton</i>
1794	<ul style="list-style-type: none"> • Devient membre de la Société populaire et républicaine des Arts • Traverse sans incident majeur la période de la Terreur • Obtient la réformation de son acte de naissance par jugement du Tribunal civil de la Seine • Désigné comme l'un des huit commissaires organisateurs du projet de plantation d'un arbre de la Liberté pour la fête de l'Être suprême qui se déroule au Champ-de-Mars le 20 prairial an II (8 juin) • Mort de son père sous la guillotine le 26 prairial an II (14 juin) comme contre-révolutionnaire • Fait don, avec le graveur Miger, d'une estampe d'après son portrait du député Quinette au Comité d'instruction publique de la Convention nationale • Reçoit une gratification d'encouragement de 1 500 livres du Comité d'instruction publique de la Convention nationale
1795	Expose au Salon du Louvre, dont le portrait de <i>Paré, ex-ministre de l'Intérieur</i>
1796	Expose au Salon du Louvre, dont le portrait de <i>La Citoyenne Tallien dans un cachot</i> qui fait scandale et doit être un temps retiré
1798	Expose au Salon du Louvre
1799	<ul style="list-style-type: none"> • Présente sans succès un portrait du député <i>Legendre</i> au concours de l'an VII • Expose au Salon du Louvre, dont les portraits (perdus) de <i>Colombel</i> et <i>Duviquet</i>, représentants du peuple dans leurs costumes, sans doute proches du portrait de <i>Desmolin</i> • Mariage avec Catherine Burté qui lui a donné trois enfants (Elie en 1793, Marguerite- Constance en 1794 et Ferdinand-Louis en 1798)
1800-1826	<ul style="list-style-type: none"> • Expose au Salon du Louvre (1800, 1802, 1804, 1808, 1812, 1814 et 1817) • Carrière de marchand-expert (1803-1826) • Exécute le portrait du maréchal <i>Serurier</i> pour le palais des Tuileries (1805-1806)
26 mars 1826	Décès à Paris à l'âge de 69 ans

PUBLICATION : Valérie Lavergne-Durey, *Jean-Louis Titon La Neuville, dit Laneuville (1756-1826) portraitiste et marchand-expert*, Musée de la Révolution française, Vizille, 2014.

Projet de l'étendard de la Liberté à l'imitation de celui des Romains 1789

Laneuville s'est enrôlé après le 14 juillet 1789 comme « soldat citoyen » dans la Garde nationale. Le 19 août, le journal des *Révolutions de Paris* [...] consacre deux pages à la présentation ce même jour par l'artiste au marquis de La Fayette d'un projet d'enseigne pour la Garde nationale. Il le fait sans doute par le biais d'un dessin préparatoire ou directement par cette aquarelle. Devant la Bastille en partie démolie, un porte-drapeau de la Garde nationale dresse fièrement un étendard s'inspirant des enseignes romaines, avec la superposition du bonnet phrygien, du coq gaulois aux ailes déployées (remplaçant l'aigle romain), de la couronne civique et du profil de Louis XVI. Laneuville s'inscrit ici dans le moment d'euphorie qui suivit la naissance et l'organisation de la Garde nationale, durant lequel un certain nombre d'artistes réalisèrent des drapeaux pour chaque district de la capitale, lesquels reçurent même une bénédiction entre juillet et décembre 1789.



« Médaille » de représentant du peuple: La Liberté et la Justice (recto), inscriptions et faisceau de licteurs en couronne (verso) Vers 1792-1793; retirage en 1795

Laneuville, qui s'est inscrit au Club des Jacobins vers 1789-1790 et qui sera membre de la Société populaire et républicaine des Arts en 1794, réalise sans doute à l'automne 1792 ou au début de 1793 le dessin d'une « médaille » de représentant du peuple. Cette composition, gravée par Augustin de Saint-Aubin, va servir d'illustration aux cartes de membre de la Convention nationale dont la première séance se tient le 21 septembre 1792. Sur la face, les tables de la Constitution sont encadrées par la Liberté tenant au bout d'un bâton le bonnet phrygien et par la Justice tenant le glaive et la balance. Derrière les tables, un faisceau de licteurs avec deux haches représente l'Union. Sur le socle, sorte d'autel à l'antique, apparaît un niveau (triangle avec un fil à plomb), symbole de l'Égalité. La composition est entourée d'un serpent se mordant la queue (« Ouroboros »), figurant le cycle éternel de la vie et du renouveau. Sur le revers, on peut lire le nom du représentant du peuple concerné, ainsi que le nom du membre du Comité d'inspection.



Portrait d'un doyen de la faculté de Paris 1787

Huile sur toile ; 0,635 x 0,525 m
Signé et daté à droite, en dessus de l'épaule : *De La Neuville. / .1787.*
Dépôt du musée du Louvre à la Cour des Comptes, 1956 ; inv. R.F. 2513.

Premier portrait connu, signé et daté, antérieur à la Révolution. Longtemps vu comme celui d'un magistrat, le costume peut en fait être identifié comme celui des membres de la faculté de théologie de Paris. Le contraste entre le moiré de la robe noire et les subtilités moelleuses de la fourrure blanche est très réussi.

Portrait de la famille Lacoste Vers 1791

Huile sur toile ; 1,620 x 1,335 m
Collection particulière.

Portrait représentatif des commandes privées au début de la Révolution et des ambitions nouvelles de la bourgeoisie. Jean Lacoste, aux côtés de sa femme et de leur fils unique, était négociant à Paris. Tous trois affichent leur succès social, leur harmonie familiale, mais aussi leur patriotisme avec le fusil tenu hardiment par le jeune garçon et la grande cocarde cousue au chapeau du père. L'influence de David, maître de Laneuville, est très perceptible, mais on décèle déjà l'affirmation d'un style propre : pose directe et frontale des figures, léger déhanchement de Jean, bras un peu tubulaire mais gracieux de Marie, importance donnée aux mains, rendu méticuleux des détails...



Jean-Baptiste Michaud (Pontarlier, 1759 - Monthey, Suisse, 1819) 1792



Huile sur toile ; 0,635 x 0,540 m
Signé et daté en bas à gauche :
La Neuville / élève de David / .1792.
Collection musée municipal de
Pontarlier ; inv. 171 A 88.

Michaud est avocat au Parlement de Besançon. Il est élu en 1789 membre du comité permanent de Pontarlier assurant le maintien de l'ordre. Il devient l'un des administra-

teurs du Doubs en 1790-1791. Député à l'Assemblée législative en 1791 sur les bancs de la gauche républicaine, puis Montagnard à la Convention nationale à la fin de l'année 1792, il vote la mort du roi en 1793. Sous le Directoire, il entre au Conseil des Cinq-Cents, devient président du Tribunal criminel du Doubs entre 1798 et 1799, puis fait partie du Conseil des Anciens. Il se retire à Pontarlier après le 18 brumaire.

La signature souligne fièrement le rapport avec David. Michaud porte de façon un peu ostentatoire la perruque, qui évoque celle de Robespierre. Le jeu entre les tonalités grises du fond et celles de la perruque, du nœud blanc, de la veste vert sombre et du gilet jaune est particulièrement raffiné.

Marie-Jean Hérault de Séchelles

(Paris, 1759 – id., 1794)

Vers 1792 (salon de 1793)

Huile sur toile ; 0,635 x 0,550 m
Musée Carnavalet, Histoire de Paris ; inv. P.2539.

Hérault de Séchelles devient très jeune avocat à Paris. Aristocrate, il est un familier du cercle de la duchesse de Polignac. Sous la Révolution, il est tour à tour Feuillant, Girondin, puis Montagnard et devient député de Seine-et-Oise à la Convention nationale. Il ne prend pas part au procès du roi. Il est l'un des principaux rédacteurs de la Constitution de l'an I. Héros de la fête du 10 août 1793, il est détesté par Robespierre qui finit par l'envoyer quelques mois plus tard à la guillotine avec Danton, Desmoulins et Fabre d'Églantine.

On note ici les qualités chromatiques : le fond gris, les cheveux poudrés, les boutons brillants se détachant du bleu de la veste au col plus clair, contrastant avec le gilet d'un jaune éclatant et le nœud blanc de la chemise.



Pierre-François-Joseph Robert

(Gimnée, province de Namur, 21 janvier 1763 – Wavre, près de Bruxelles, 13 avril 1826)

Vers 1792-1793

Huile sur toile ; 0,63 x 0,53 m
Musée national des Châteaux de Versailles et de Trianon ; inv. MV 4612.

Pierre-François-Joseph Robert est avocat, puis professeur de droit public à la Société philanthropique de Paris. Il publie entre 1789 et 1791 *Le Mercure national* avec son épouse Louise de Keralio. Membre de la Société des amis de la Constitution, de la Société fraternelle des Jacobins, du Club des Indulgents, il est président des Cordeliers en 1791. Secrétaire de Danton en 1792, il est élu député de la Seine à la Convention. Il vote la mort du roi. En 1795, il est missionné à Liège pour rétablir la situation économique et sociale, mais c'est un échec. Sous l'Empire, il s'enrichit en devenant fournisseur des armées, avant de faire banqueroute en 1811. Il est sous-préfet de Rocroi pendant les Cent jours. Exilé à Bruxelles, il y ouvre un commerce de liqueurs.

Jeanne-Madeleine Danton, née Camut

(Arcis-sur-Aube, 1734 – id., 1813)

1793



Huile sur toile ; 0,640 x 0,535 m
Signé et daté à gauche, au niveau de l'épaule : *La Neuville / 1793*
Musée des Beaux-Arts de Troyes ; inv. 00-4-2.

Jacques Danton, procureur en la Justice d'Arcis-sur-Aube en Champagne, épouse en secondes noces Jeanne-Madeleine Camut, fille d'un entrepreneur en travaux publics. De leur union naissent

sept enfants, dont le cinquième est le célèbre conventionnel Georges-Jacques Danton (1759-1794). Jeanne-Madeleine se remarie en 1770 avec un marchand de toile et filateur en coton, Jean Recordain, dont elle aura encore quatre enfants.

Danton dut profiter de l'un des séjours de sa mère à Paris pour faire exécuter ce portrait. Âgée de 59 ans, elle porte encore un toquet – coiffe à coques champenoise – orné d'un ruban bleu pâle qui s'accorde avec ses yeux. La physionomie est particulièrement vivante, le regard attentif et interrogateur.

Joseph Delaunay

(Angers, 1752 - Paris, 1794)

Vers 1793 (salon de 1793)



Huile sur toile ; 0,64 x 0,54 m
Musée national des Châteaux de
Versailles et de Trianon ; inv. MV 4609.

Joseph Delaunay est avocat à Angers et commandant de la Garde nationale de cette ville. Il est délégué à la fédération de Pontivy, puis à la fête de la Fédération du 14 juillet 1790. Il est élu par le Maine-et-Loire à la Législative, puis à

la Convention où il siège avec la Montagne. Il vote la mort du roi en 1793. Il se met à spéculer lors de la liquidation de la compagnie des Indes, mais démasqué, il est condamné et guillotiné avec Danton. Le modèle tient quelques feuillets qui évoquent ses différents discours, projets de lois ou résolutions.

Le Citoyen Paré, ex-ministre, président du Tribunal

du 4^e arrondissement (Rieux,

Marne, 1755 - Mont-Robert, Marne, 1819)

Vers 1794-1795 (salon de 1795)

Huile sur toile ; 1,30 x 0,97 m
Signé et daté en bas à droite, verticalement : C. La Neuville l'an 3^e
Inscription sur la lettre à gauche : Ce 12 Germinal l'an 2^e / Le Ministre de l'intérieur / ...représentation nationale
Inscription sur l'enveloppe : Au Citoyen / Ministre de l'intérieur / A Paris
Musée Carnavalet, Histoire de Paris ; inv. P.1401.

Jules-François Paré est l'ami de Danton au collège des Oratoriens de Troyes, avant de devenir premier clerc de son étude à Paris. Il fera carrière grâce à lui. Ministre de l'Intérieur en août 1793, il est dénoncé comme « dantoniste » par Couthon au moment de la chute de son protecteur, mais parvient à sauver sa tête. Sous le Directoire, il devient commissaire du gouvernement auprès du département de la Seine, puis administrateur des hôpitaux militaires. Il se retire sous l'Empire dans la Marne.

C'est en ministre de l'Intérieur qu'il est ici représenté. La date du 12 germinal an II portée sur la lettre n'est pas anodine : la veille, Danton a été mis en accusation à la Convention par Saint-Just et arrêté avec ses partisans. Mais c'est aussi le jour où furent supprimés d'un bloc les six ministres, remplacés par douze commissions.

Paré est montré à son poste jusqu'au dernier jour de sa charge, installé à son travail, apparemment indifférent au trouble des temps...



La Citoyenne Tallien dans un cachot à la Force, ayant dans les mains ses cheveux qui viennent d'être coupés

(Carabanchel Alto, près de Madrid, 1773 – Chimay, Belgique, 1835)

Vers 1796 (salon de 1796)

Huile sur toile; 1,29 x 1,12 m
Collection particulière.

Ayant intercedé pour la libération de suspects, Theresa Cabarrus est arrêtée à Bordeaux en 1793. Jean-Lambert Tallien la fait libérer et débute une liaison avec elle. À Paris, elle est à nouveau emprisonnée de mai à juillet 1794. Pour elle, mais aussi pour sauver sa propre tête, Tallien va accélérer la chute de Robespierre. Elle épouse Tallien après Thermidor, mais dès 1795 prend pour amant Barras, puis le banquier Ouvrard. Après son divorce en 1802, elle se remarie avec le prince de Caraman en 1805.

Laneuville dramatise ici la situation de son sulfureux modèle, ce qui provoquera un scandale au Salon. Dans un décor sinistre, la prisonnière ressemble à une vestale antique ou à une martyre chrétienne, calme dans l'attente de son supplice. Elle tient ses cheveux coupés comme si elle partait à la guillotine. Le profil dessiné sur le mur rappelle que c'est en portraiturant son geôlier qu'elle obtint de lui le moyen d'avertir Tallien.



Jean-Baptiste Desmolin (Lectoure, Gers, 1751 – Agen, 1843) 1799

Huile sur toile; 1,155 x 0,885 m
Assemblée nationale, Paris; inv. AO 006383.

Desmolin est avocat à Lectoure. Il est élu député du Gers au Conseil des Cinq-Cents en 1795 dont il est aussi secrétaire en 1797 et 1799. Il est nommé président du tribunal civil de Lectoure en 1800, puis, à partir de 1811 et jusqu'à sa retraite, conseiller à la Cour impériale d'Agen.

Il porte ici le costume des Cinq-Cents avec manteau (sorte de toge inspirée de l'Antique), écharpe tricolore et toque à aigrette. L'ensemble a une allure trop théâtrale; à l'époque on en moqua souvent le manque de simplicité. Mais l'effet décoratif était bien réel.



Lazare Hoche (Versailles, 1768 - Wetzlar, Hesse, 1797) Vers 1801

Huile sur toile ; 0,74 x 0,60 m
Collection particulière.

Hoche s'engage dès 1784 comme soldat dans les Gardes françaises, puis devient en 1792 adjudant sous-officier dans l'infanterie. En 1793, il reçoit le commandement de Dunkerque qu'il protège des attaques britanniques. À 25 ans, il devient général en chef de l'armée de la Moselle. Fin décembre 1793, il combat victorieusement les Autrichiens à Woerth et Frœschwiller, puis, nommé à la tête des deux armées de la Moselle et du Rhin, les bat encore lors de la bataille du Geisberg. Accusé de trahison en mars 1794, il est emprisonné à Paris. Libéré après Thermidor, il prend le commandement de toutes les armées de l'Ouest et devient l'artisan de la paix avec la Vendée en juillet 1796. En 1797, général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, il remporte une série de victoires, avant de s'arrêter à Giessen. Ayant refusé le ministère de la Guerre, sujet à calomnies, il repart à Wetzlar, son ancien quartier général. Atteint de tuberculose, il y décède rapidement.

Il s'agit d'un portrait posthume, commandé par la famille ou par l'État vers 1801.

Edmond-Louis-Alexis Dubois de Crancé, dit Dubois-Crancé, en cultivateur et son épouse (Charleville, 1747 - Rethel, 1814) Vers 1802

Huile sur toile ; 2,15 x 1,64 m
Musée de l'Ardenne. Ville de Charleville-Mézières ; inv. 2005.02.01.

Député aux États généraux pour le Tiers État de Vitry-le-François, Dubois-Crancé prête le serment du Jeu de Paume. Il devient élu des Ardennes à la Convention nationale. Il vote la mort du roi. Il fait partie du Comité de défense générale en 1793. Il est exclu du Club des Jacobins en juillet 1794 et évite de justesse l'arrestation. Député de la Mayenne aux Cinq-Cents, inspecteur général de l'armée du Rhin, il est nommé au ministère de la Guerre en 1799, mais, hostile à Bonaparte, il est démis de ses fonctions après le 18 Brumaire, date à laquelle il se retire de la vie politique.

Il pose en compagnie de sa seconde épouse, Marie-Marguerite Salmon, devant le château familial de Balham-sur-Aisne dans les Ardennes. La bêche rappelle que l'agriculture était l'un de ses sujets de prédilection, mais fait aussi allusion à l'antique vertu romaine,

celle de l'homme d'État retourné à la simplicité des travaux des champs.



François-Joseph Martin

(Grenoble, 1761 – Lyon, 1804)

dit Martin de Grenoble

Martin et Grenoble

François-Joseph Martin est né en 1761 dans une famille d'artisans de la paroisse Saint-Louis à Grenoble. Son père était luthier et son grand-père paternel menuisier. Certainement doué pour les arts, il reçoit l'essentiel de sa formation entre 11 ans et 17 ans à l'école de dessin de la ville avant de partir à Paris où il commence véritablement son parcours de sculpteur en 1779. On le retrouve pourtant dans sa ville natale vingt ans après, en 1799, à l'occasion de son mariage avec une Iséroise. François Martin a donc incontestablement maintenu des liens familiaux et peut-être amicaux sur place. Mais c'est bien à Lyon où il est installé depuis 1795 qu'il a résolu de continuer à travailler. Martin est resté attaché à Grenoble toute sa vie, mais à aucun moment il n'a envisagé de s'inscrire dans le milieu artistique local.

Martin statuaire et portraitiste à Paris

Nous ne savons rien sur les conditions de l'arrivée de Martin dans la capitale, mais il est difficile d'imaginer qu'il ait travaillé, du moins au début, à son propre compte, hors de tout atelier. Pourtant, dès 1779 il réalise un petit buste de Fénelon. À cette époque, les collections de bustes de grands hommes (personnages historiques, philosophes, écrivains, hommes de science) étaient à la mode. À l'instar de la plupart des sculpteurs, Martin va se faire connaître par une production de ce type. Après Fénelon, ce sera Linné, mais aussi Rousseau, Voltaire et bien d'autres dans différentes tailles et matières pour satisfaire la clientèle. Cette pratique lui a sans doute permis d'attirer l'attention de particuliers qui lui ont commandé des portraits. Cependant, Martin ne parvient pas à s'imposer à Paris où la concurrence est rude.

L'engagement révolutionnaire

La Révolution française dont Martin partage visiblement les idéaux aurait pu être une période plus favorable à sa carrière. Au fil de l'actualité, les personnages célèbres de la Révolution remplacent les hommes illustres : Bailly, La Fayette, Mirabeau, puis les Martyrs de la Liberté et même Brutus. Il exécute en 1791 un impressionnant portrait en terre cuite de Marat et à une date indéterminée celui de Camille Desmoulins. Ces initiatives poli-

tiquement engagées ne semblent pas lui rapporter beaucoup d'argent. En 1792, une première requête auprès des autorités, dans laquelle il ne manque pas de faire valoir son patriotisme lui vaut l'année suivante la commande du monument funéraire de Marat dans la cour des ci-devant Cordeliers. Cet édicule très dépouillé et de forme simple ne met pourtant pas particulièrement en relief les talents du sculpteur. En 1794 Martin participe modestement aux concours de l'An II et reçoit une petite aide du Comité de Salut Public pour son engagement artistique et civique. Aucun de ses projets de statue monumentale de Rousseau ou de la Liberté n'a été retenu. Dépit et certainement tracassé après la chute de Robespierre en juillet 1794, Martin songe à quitter Paris.

Martin portraitiste de la société lyonnaise

En dehors de la proximité de sa province natale, Lyon n'était pas le point de chute le plus approprié pour Martin. En 1795, la ville déchirée par plusieurs années de violence était hostile aux Jacobins et son commerce affaibli. De surcroît, deux sculpteurs, dont le fameux Joseph Chinard étaient solidement établis sur place. Forcé par les événements ou motivé par des raisons personnelles que nous ignorons, Martin s'engage courageusement dans ce nouveau défi. Pendant toutes ces années il conquiert peu à peu une clientèle de notables et semble assuré sous le Consulat d'un succès certain. Le préfet du Rhône et sa famille, de hauts magistrats et officiers, des médecins réputés lui commandent des bustes. Martin n'abandonne pas pour autant ses portraits d'hommes illustres pour garnir des cheminées ou des bureaux. D'Hippocrate à Pie VII en passant par Jussieu et La Lande, son activité est intense. Pourtant son décès survenu en 1804 nous apprend que Martin est mort dans la misère. Il est resté quasiment méconnu depuis.

Il sera peut-être un jour possible de lever une partie des nombreuses zones d'ombres qui demeurent sur la vie de Martin de Grenoble. Néanmoins, la première exposition d'une sélection de son œuvre permet enfin d'évaluer ses talents réels.

Chronologie	
26 décembre 1761	Naissance à Grenoble, paroisse Saint-Louis ; son père est luthier
1772 à 1778	Formation à l'école de dessin de Grenoble
1779	Premier buste daté connu (Fénelon)
1783	Est installé à Paris en tant que « sculpteur statuaire » ; se fait connaître du public en exécutant de nombreux bustes de grands hommes pour le commerce ; ces bustes seront proposés à la vente en différentes matières jusqu'à sa mort
1785	Buste du botaniste Linné exposé au Salon de la Correspondance
1789	Bustes de Bailly et de La Fayette ; dès le début de la Révolution, Martin s'engage politiquement en faveur du mouvement et met son art au service de la cause révolutionnaire
1791	Bustes de Marat et de Mirabeau
1792	Demande de secours financier au gouvernement
1793	Payé 2 400 livres pour le monument funéraire de Marat dans la cour des ci-devant Cordeliers à Paris (fig. 1)
1794	Participation au concours de l'An II avec <i>Rousseau dévoile la Nature montrant l'Éternel avec un génie et un enfant</i> , œuvre commune avec Ponchon et <i>La Liberté, figure en pied</i> , modelée en terre ; reçoit une aide de 300 livres
Fin 1795 Début 1796	<ul style="list-style-type: none"> • Est installé à Lyon • Réalise dans cette ville, de 1795 à 1804, de nombreux portraits vantés pour leur ressemblance avec les modèles
1799	<ul style="list-style-type: none"> • Buste de Pierre Jubié de Lyon (né en 1732 à La Sône, Isère, sans doute apparenté à Pierre-Joseph Jubié né en 1759 qui fut administrateur du département de l'Isère en 1790 et élu député au Conseil des Cinq-Cents) • Mariage à Grenoble avec Thérèse-Françoise Barberoux, native de Saint-Marcellin, habitant rue Saint-Laurent ; domicilié rue Saint-Louis, probablement le logis de ses parents décédés
1800	<ul style="list-style-type: none"> • Recensé à Grenoble comme habitant à Lyon • Buste d'Hippocrate d'après l'Antique ; buste du général Duhesme, commandant en chef de la 19^e division basée à Lyon
1804	Bustes de scientifiques et de nombreuses personnalités locales
25 novembre 1804	Décès à l'âge de 43 ans

Fig. 1

BIBLIOGRAPHIE :

Hélène Guicharnaud,
« Deux bustes de musiciens :
Philidor, par Pajou-Gluck par Martin,
Dons et achats récents »,
Bulletin du musée Carnavalet,
31^e année - 1978 - N° 2, p. 28 à 41.

Madeleine Rocher-Jauneau,
« Un sculpteur peu connu
François-Joseph Martin,
à propos d'un buste donné
au musée des Beaux-Arts »,
*Bulletin des musées et monuments
lyonnais*, vol. V (1972-1976, 1973,
n° 3, p. 41 à 54 ou 125 à 138.



Buste de Christophe Willibald Gluck (1714 - 1787) Années 1780

Terre cuite ; 0,54 x 0,51 x 0,24 m
Signé au dos sous l'épaule gauche : *Martin fecit.*
Musée Carnavalet, Histoire de Paris ; inv. S 3347.

Gluck réforma l'opéra à la fin du XVIII^e siècle en lui rendant naturel et vérité dramatique. Entre 1774 et 1779, soutenu par la reine Marie-Antoinette, il créa à Paris deux œuvres majeures *Iphigénie en Aulide* et *Iphigénie en Tauride*, non sans engendrer une mémorable querelle. Le buste fut exécuté probablement au cours des années 1780 sans que Martin de Grenoble n'ait jamais rencontré le célèbre modèle, certainement d'après un dessin sur le vif d'Edme Quenedey, un artiste plus jeune qui avait eu le privilège d'approcher le célèbre compositeur pendant son séjour dans la capitale.

Buste de jeune fille 1789

Marbre ; 0,59 x 0,35 m
Signé et daté au dos : *François Martin / fecit 1789.*
Musée Cognacq-Jay, Paris ; inv. J.238.

Il existe plusieurs versions de ce buste de jeune fille, en plâtre ou en marbre portant ou non la signature de Martin et datées tantôt de 1788, tantôt de 1789. Cette abondance ne nous renseigne pas sur l'identité du modèle, malgré une mise en rapport sans fondement réel avec une « jeune fille de la famille Choiseul ». En dépit de l'élégance du vêtement et de la coiffure, le portrait est assez sévère. Peut-être s'agit-il d'un buste souvenir d'une personne morte prématurément dont la multiplication répondait à la demande de la famille endeuillée.

Buste d'homme Vers 1792

Terre cuite ; 0,74 x 0,55 x 0,38 m
Signé au dos : *Martin fecit.*
Institut de France, Musée Jacquemart-André, Paris ; inv. MJAP-S 1437.

Le modèle semble être le même que celui du buste en marbre attribué à François Masson (1754-1807) exposé au musée dans la salle de Psyché (niveau 3), probablement un buste commémoratif d'Armand Gensonné (1758-1793), guillotiné avec les Girondins le 31 octobre 1793. Il fut président de la Convention nationale en mars 1793, après Dubois-Crancé et avant Debry, tous deux portraiturés par Laneuville. Gensonné ne faisait pas partie des milieux radicaux que fréquentait Martin de Grenoble pendant la période révolutionnaire.

Buste de Camille Desmoulins (1760 - 1794) Vers 1791-1792

Plâtre ; 0,350 x 0,525 x 0,30 m
Signé au dos sur l'épaule droite : *Martin fecit.*
Musée Carnavalet, Histoire de Paris ; inv. S 495.

Donné au musée Carnavalet par le dernier descendant de Camille Desmoulins, le buste n'est pas signé mais sa provenance et son attribution ancienne ne semblent pas devoir être mises en doute. Sa facture s'apparente à celle un peu rapide qu'adoptait parfois Martin pour représenter les principaux protagonistes de la Révolution française. La comparaison avec le buste de Marat de 1791 (voir biographie de Martin de Grenoble à l'entrée de l'exposition) est à cet égard très parlante.

Buste d'homme Vers 1790-1795

Terre cuite avec des traces de patine blanche ; 0,43 x 0,41 x 0,26 m
Signé au dos sur l'épaule droite : *Martin fecit.*
Collection particulière.

Le visage pétillant d'intelligence et de vivacité du modèle parfaitement restitué prouve que Martin de Grenoble a la capacité de réaliser des œuvres d'une qualité qui n'a rien à envier à celle de ses contemporains. On retrouve en outre dans ce buste les caractéristiques de son art réaliste et franc.



Buste de femme Vers 1795-1800

Terre cuite ; 0,58 x 0,37 x 0,25 m
Signé au dos : *Martin fecit.*
Galerie Patrice Bellanger, Paris.

Le physique austère du modèle que Martin restitue sans aucune concession illustre parfaitement sa capacité à réaliser des bustes très ressemblants, sans aucune idéalisation, qui devaient bien convenir à une société bourgeoise et provinciale sous le Directoire. Ce buste est remarquable par le traitement virtuose de la coiffure du modèle, une jeune femme qui devait être particulièrement fière de sa chevelure et savait l'arranger d'une manière sophistiquée et avec goût.



Buste de femme Vers 1795-1800

Terre cuite ; 0,56 X 0,34 X 0,28 m
Signé au dos : *Martin fecit.*
Institut de France, Musée Jacquemart-André, Paris ; inv. MJAP-S 2354.

La bonhomie et la franchise de ce buste le placent sans ambiguïté parmi les productions de la période lyonnaise de Martin. La clientèle bourgeoise ou petite bourgeoise n'était pas à négliger avant de pouvoir s'introduire auprès des notables de la ville. Le soin apporté au rendu de la coiffure comparable ici à celle d'Antoinette-Gabrielle Charpentier (la femme de Danton) sur le buste exécuté en 1793 par Claude-André Deseine exposé dans la salle des Arts (niveau 1), se retrouve dans l'ensemble du travail de Martin de Grenoble.

Buste d'homme Vers 1800

Terre cuite ; 0,36 X 0,30 X 0,18 m
Signé au dos : *Martin fecit.*
Galerie Michel Descours, Lyon.

Simplicité et dépouillement caractérisent ce buste de jeune homme dont les traits semblent figés et le regard perdu dans le vide. Autour des années 1800, pour subvenir aux besoins de sa famille Martin devait sans doute exécuter très rapidement de nombreux bustes à des prix assez bas pour disposer d'une clientèle régulière. À plusieurs reprises il fait paraître des annonces dans la presse locale pour vanter son travail. Il n'est pas étonnant dans ces conditions de le voir adopter un style beaucoup plus simple. Malgré tous ses efforts il meurt peu de temps après dans un grand dénuement.



Buste de Jean-Emmanuel Gilibert (1741 - 1814) Vers 1800

Plâtre ; 0,285 x 0,185 x 0,115 m

Signé au dos, sur l'épaule droite : *Martin fecit.*

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.

Médecin, fondateur et directeur du jardin botanique de Lyon, Gilibert était un républicain modéré qui fut brièvement maire de Lyon en 1793. Le buste d'un autre médecin, Étienne Sainte-Marie (1776-1829) conservé aussi à l'Académie de Lyon, le buste d'Hippocrate proposé au public en mars 1803 ainsi que celui du célèbre botaniste Bernard de Jussieu mis en vente en 1804, témoignent de la proximité de Martin avec les milieux de la médecine à Lyon.

Buste d'homme Vers 1800

Terre cuite ; 0,52 x 0,36 x 0,23 m

Signé au dos : *Martin fecit.*

Musée des Beaux-Arts, Lyon ; inv. 1972-107.

La reproduction fidèle du handicap oculaire du modèle témoigne une nouvelle fois du réalisme qui caractérise le travail de Martin de Grenoble à cette époque. Le notable lyonnais devait être borgne car son œil droit est sans vie ou presque, l'iris à peine saillant.



Buste de Pierre-Jean-Jacques Bacon-Tacon (1738 - 1817) Vers 1800

Terre cuite ; 0,68 x 0,40 x 0,23 m

Signé au dos : *Martin fecit* ; texte gravé au dos identifiant le modèle.

Musée de la Révolution française, Vizille ; inv. MRF 1998-52.

Avec un autre daté de 1799 (Pierre Jubié de Lyon ; collection particulière), ce buste est le seul connu portant au dos une inscription incisée à même la terre crue avant cuisson, permettant d'identifier le modèle et de placer cette œuvre avec une relative précision dans la carrière de Martin. Bacon-Tacon, originaire de l'Ain était un aventurier. Numismate et faussaire, homme de lettre et plagiaire, érudit et policier, il eut à rendre des comptes à plusieurs reprises à la Justice. Recruté comme membre de la police secrète sous le Directoire, il fut obligé de quitter la capitale après le coup d'État du 18 Brumaire. C'est donc entre 1799 et 1804 qu'il commanda son buste, sans doute pour rehausser son image auprès de la clientèle lyonnaise, alors qu'il était installé en tant que marchand d'antiquités dans cette ville.



Édité par le Domaine de Vizille - Musée de la Révolution française
à l'occasion de l'exposition :

FACE à FACE Laneuville et Martin de Grenoble

du 27 juin au 27 octobre 2014

Exposition réalisée par le Conseil général de l'Isère

Commissariat scientifique

Valérie Lavergne-Durey, historienne de l'art pour Laneuville et
Alain Chevalier pour Martin de Grenoble

Commissariat général

Alain Chevalier, conservateur en chef du Patrimoine,
directeur du musée,
assisté de Caroline Dugand,
attachée de conservation du Patrimoine
avec l'aide de Nadège Robert, stagiaire.

Prêteurs

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon
Assemblée nationale, Paris
Collections particulières
Cour des Comptes, Paris
Galerie Patrice Bellanger, Paris
Galerie Michel Descours, Lyon
Institut de France, Musée Jacquemart André
Mobilier national, Paris
Musée de l'Ardenne. Ville de Charleville-Mézières
Musée des Beaux-Arts de Lyon,
Musée Carnavalet, Histoire de Paris
Musée Cognacq-Jay, Paris
Musée du Louvre
Musée municipal de Pontarlier
Musée des Beaux-Arts de Troyes
Musée national des Châteaux de Versailles et de Trianon

Crédits photographiques

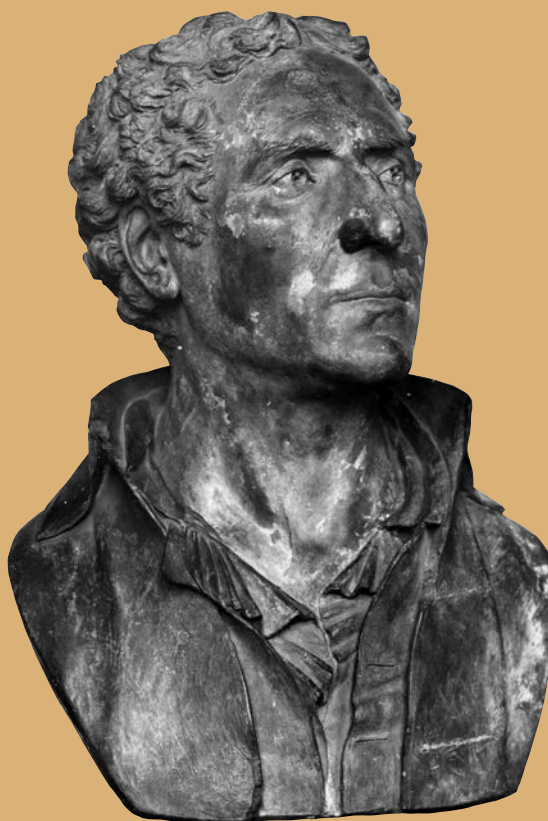
© BnF, Paris (p. 5)
© Photo Josse (p. 6)
© collection Musée municipal de Pontarlier (p. 6)
© Musée Carnavalet / Roger-Viollet (p. 7 et 8)
© Musée des Beaux-Arts de Troyes, photo Jean-Marie Protte (p. 7)
© RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / Gérard Blot (p. 8)
© Eric Turquin expertise (p. 9)
© Assemblée nationale, 2014 (p. 9)
© Musée de l'Ardenne. Ville de Charleville-Mézières. Cliché Carl Gustin
(p. 10)
© Coll. Musée de la Révolution française / Domaine de Vizille (p. 12 et 16)
© droits réservés (p. 13)
© Galerie Bellanger (p. 14)
© Courtesy Galerie Michel Descours (p. 14)
© droits réservés (p. 14)
© Photographie Bulloz / droits réservés (p. 16)

Couverture :

Jean-Louis Laneuville (1756-1826), *Marie-Jean Hérault de Séchelles*,
1792, huile sur toile, Musée Carnavalet, Paris (détail).

© Musée Carnavalet / Roger-Viollet

François Martin, dit Martin de Grenoble (1761-1804), *Buste présumé
de Françoise Thérèse de Choiseul-Stainville* (1767-1794), 1789,
marbre, Musée Cognacq-Jay, Paris (détail). © Stéphane Piera /
Musée Cognacq-Jay / Roger-Viollet



Buste de Marat par Martin de Grenoble, mai 1791
(collection Alfred Chauvac à Paris en 1973
provenant de la collection Clarétie).

Administratrice du Domaine de Vizille : Anne Buffet
Responsable du centre de documentation-bibliothèque
Albert-Soboul : Hélène Puig
Recherche documentaire : Véronique Despine
Montage de l'exposition : Arnaud Deschamps
et l'équipe technique du Musée de la Révolution française.

Graphisme : Jean-Jacques Barelli/Nathalie Gremeaux-Tragni
Impression : Imprimerie Cuzin, Bourgoin-Jallieu (Isère)

Édition Musée de la Révolution française, © 2014
ISBN 2-909170-25-X
Journal d'exposition gratuit

**DOMAINE
DE
VIZILLE**  **MUSÉE DE LA
RÉVOLUTION
FRANÇAISE**

Domaine de Vizille

Place du château - B.P. 1753 - 38220 Vizille

www.domaine-vizille.fr

Téléphone : 04 76 68 07 35

Télécopieur : 04 76 68 08 35

Courriel : musee.revolution@cg38.fr